

PHAS
Projet d'histoire de l'activisme
sida

Transcription d'entretien 2015.001

Sujet :	Karl Small
Entretien réalisé par :	Gary Kinsman
Endroit :	Montréal, Québec
Date :	le 23 mars 2015

le 23 mars 2015

Personnes présentes : Karl Small – KS
Gary Kinsman – GK
Chris Hurl - CH

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

GK : Cet entretien a lieu avec Karl Small et se déroule le 23 mars 2015 à Montréal. Nous commençons toujours nos entretiens avec cette question – te souviens-tu du moment où tu as entendu parler du sida pour la première fois?

KS : Deux choses me viennent à l'esprit. La première, c'est mon meilleur ami du secondaire qui était hétéro et qui a demandé... Il y avait un cours de morale au Québec à l'école secondaire – il fallait choisir entre morale et religion – et le cours de morale de mon école était vraiment très libéral. Il y avait donc beaucoup de discussions sur la drogue, le sexe et tout ça. Mon ami a posé une question concernant les modes de transmission du sida et tout le monde a ri parce c'était une genre de « maladie gaie » – même si le professeur ne riait pas et tentait d'être cool et professionnel.

Mon autre souvenir date aussi de l'époque où j'étais au secondaire. Je suis allé à Toronto pour une soirée et j'ai fini par rester chez une fille pour qui j'avais le béguin et que j'avais un peu embrassé au camp d'été. Pour une raison quelconque, sa mère – qui était infirmière – s'était lancée dans une tirade sur les hommes gais, le sexe anal, les bactéries, que c'était évident que quelque chose comme le sida allait se produire et tout ça. Je ne sais pas ce qui a provoqué ce diatribe, mais je m'en souviens.

Mais en y repensant, je suis certain d'avoir entendu parler du sida au préalable. Je crois que j'avais un abonnement à un journal anarchiste de Toronto avant tout ça – je crois que mes parents me l'avaient offert pour ma fête ou quelque chose du genre. Et Kick It Over en parlait définitivement.

GK : D'accord. Alors tu as mentionné Kick It Over, mais te souviens-tu d'avoir fait d'autres lectures sur le sida ou sur les perspectives politiques liées au sida à cette époque?

KS : Un peu plus tard après le secondaire... Donc vers la fin des années 1980, peut-être même au début des années 1990. Mais oui, il y avait Gay Community News. Il y avait OutWeek, il y avait Out et il y avait aussi The Guardian [une publication indépendante de gauche]. En y pensant, c'était sans doute dans le The Guardian et dans Gay Community News que j'ai lu sur l'activisme sida pour la première fois – probablement sur celui de Boston et de New York comme ces deux publications venaient de ces villes.

GK : Te souviens-tu d'avoir lu The Body Politic ou Rites à cette époque?

KS : Je me souviens d'avoir lu Rites, mais je crois que c'était après. Je me trompe peut-être sur toute la ligne, mais je me souviens qu'il y avait The Body Politic... Je ne me souviens pas quand la publication a commencé, mais je me souviens du livre Flaunting It qui est sorti après, je crois, et qui était une anthologie de certains écrits. Puis je crois qu'il y a eu Rites après The Body Politic, mais que Rites était aussi publié au début des années 1990?

GK : Rites s'est éteint 1992 après avoir été lancé en 1984.

KS : Donc mes souvenirs ne sont pas exacts. Je sais que tu sais quand c'était. Je te dis ça pour que tu puisse voir à quel point mes souvenirs de ces années sont flous. [rires]

GK : Bien, il y a eu Pink Ink en 1983 et Rites...

KS : Rites n'a pas commencé en 1983.

GK : On parle plutôt de 1984 pour Rites, car Pink Ink a duré un moment et se serait probablement éteint en 1984. Puis The Body Politic a pris fin en 1987.

KS : O.K., ça me semble exact car j'ai quitté la maison et j'ai rejoint la scène anarchiste en 1986. Donc, je ne lisais pas vraiment beaucoup de littérature radicale avant 1986 sauf Kick It Over et une autre publication anarchiste.

GK : Le sida était évidemment considéré comme un enjeu médical et de santé au début. Puis éventuellement, certaines personnes ont commencé à le traiter aussi comme une question politique à laquelle les gens pouvaient répondre collectivement. As-tu une idée de comment cette transition s'est déroulée pour toi?

KS : Oui, il y avait ce zine – même si j'ignore si les gens les appelaient ainsi à l'époque – qui était publié à Toronto par des gens qui s'identifiaient sous le nom de Queer Anarchist Network. Le premier numéro s'appelait Jerking Off et le deuxième s'appelait Coming On. Et quand Jerking Off est arrivé à la librairie Alternative, la librairie anarchiste où je travaillais, il a été retiré – c'est à dire qu'il a été banni – en raison de certains dessins de G.B. Jones et de mentions de pédophilie. Par la suite, il y a eu une série intense de débats au sein du collectif afin de décider s'il devait être banni ou non. L'interdiction a été levée par la suite. Alors je connaissais définitivement Jerking Off, qui faisait mention du sida et de l'activisme lié au sida.

C'est pendant cette même période – je crois que c'était en 1988 – qu'il y a eu le Toronto Anarchist Survival Gathering. Et ces deux personnes de Toronto qui avaient été impliquées avec Jerking Off se rendirent à Montréal – elles avaient aussi été impliquées dans la création de matériel portant sur le sécurisexe... Ce n'était pas tant la nature explicite de la chose, c'est qu'elle était aussi très provocante sur le plan visuel et esthétique. C'était un esthétique de collage punk rock qu'ils introduisaient. Et ça m'a ébloui – ils m'ont ébloui. Tu vois, je crois que j'étais probablement au courant de l'activisme sida avant cette période, mais voilà ce qui a rendu cette chose excitante. Puis le fait d'aller à Toronto pour le Survival Gathering – il y avait cette collective anarchiste queer, Cathedral B, sur la rue Crawford face au parc Christie Pits. Cathedral B comptait beaucoup de

personnes impliquées dans l'activisme sida et ce dernier a été amplement abordé au cours du Survival Gathering, ce qui a également fait en sorte que c'était excitant.

GK : Te souviens-tu s'il y avait des ateliers spécifiques, ou...?

KS : J'en suis certain, mais je ne me souviens pas.

GK : Alors, tu a établi des connexions avec les résidents de Cathedral B suite au passage de quelques-uns d'entre eux?

KS : Oui. Cathedral B est devenu l'endroit où je restais lors de mes visites à Toronto au fil des années suivantes, et ça m'a toujours semblé très différent de tout ce que je connaissais à Montréal... Il y avait vraiment cette impression que l'action était à Toronto. Oui, je sais. [rires] Non seulement en termes de politiques anarchistes, mais aussi en termes de politiques queer et de politiques du sida. Ça semblait être une scène très dynamique et elle l'était comparativement à Montréal. Alors Montréal avait une librairie anarchiste – je crois que ce n'était pas le cas de Toronto – ainsi qu'un café autogéré de gauche radicale, et j'étais impliqué au sein des deux établissements. Et Toronto n'avait pas ces choses. Mais d'autre part, je me rappelle mes passages à Cathedral B lors de mes séjours à Toronto et il y avait ce va-et-vient constant de gens et ce flux continu de discussions et de bizarreries – c'était très excitant.

GK : C'est génial. Alors, tu as parlé de ton implication dans la scène anarchiste d'ici et d'avoir clairement été influencé par ce qui se passait à Toronto. Une question que nous posons quant à l'implication des gens concerne les perspectives politiques qui ont contribué à informer cet activisme. Crois-tu avoir tiré quelque chose de l'anarchisme que tu a été en mesure d'appliquer à l'activisme sida?

KS : Bien, d'une certaine façon très intense, l'anarchisme était simplement où j'en étais rendu. C'était peut-être la norme pour les radicaux de ma génération – ceux nés dans les années 1970 – et ceux des générations subséquentes, mais je ne crois pas que c'était le cas auparavant. Alors oui, j'en ai tiré quelque chose. Mais que voudrait dire d'avoir tiré et appliqué quelque chose de l'anarchisme en pratique? Probablement pas grand chose. Cependant, le fait que je n'étais pas seul à l'appliquer à Montréal et que cela faisait partie du contexte dans lequel Réaction SIDA a été fondé semble plus important. Il y avait plusieurs individus qui... Je ne sais pas s'ils s'identifiaient tous en tant qu'anarchistes, mais ils faisaient tous partie de la scène anarchiste; ils travaillaient tous à la librairie anarchiste. Alors au final, cette façon non-hiérarchique de faire était simplement prise pour acquis. Je crois que l'anarchisme faisait implicitement partie de tout ça. Et l'anarchisme était définitivement... L'importance placée sur l'action directe et sur le militantisme comme force positive en soi – que j'ai tiré de l'anarchisme et qui était renforcé par l'anarchisme – faisait partie de ce qui rendait l'activisme sida si attrayant alors que je lisais des articles sur sa présence dans d'autres villes. Alors, de cette manière, l'anarchisme m'a préparé à envisager cette possibilité d'activisme sida.

GK : Avais-tu des liens avec des groupes ou des projets concernés par le sida à Montréal avant la fondation de Réaction SIDA?

KS : Non. Je me souviens d'être allé au CSAM (Comité Sida Aide Montréal)... Je crois que j'y suis allé car j'avais l'impression que ce lien serait bon à établir en raison de mon emploi à la librairie. Et je crois que par moments – alors que l'ensemble des membres de la librairie évoluait et avant la fondation de Réaction SIDA – j'avais l'impression d'être la seule personne de la librairie à ne pas s'identifier comme hétérosexuelle. Alors je crois que même si j'étais aussi le membre le plus jeune, je sentais que je devrais tenter de faire ce lien. Mais ça n'a pas marché; tu vois, je me souviens de m'être rendu à leur centre sur le Plateau – et j'ai eu cette même expérience à de nombreuses reprises à plusieurs endroits différents depuis – et d'avoir eu ce genre d'expérience déprimante. Tu t'y rends et tu ne fais pas partie de... Tu vois ce que je veux dire? C'est juste étrange. Ce n'est pas un groupe militant. C'est un groupe – et peut-être qu'il offre des services essentiels à une communauté particulière – mais si tu ne fais pas organiquement partie de cette communauté, tu ne te sens vraiment pas à ta place. Et tu veux établir des liens, mais ce n'est pas vraiment possible. Cela étant dit, je réalise que c'est ce que beaucoup de personnes vivaient aussi en visitant la librairie anarchiste ou ce que beaucoup de gens disaient ressentir en allant au Café Commun/Commune. Que « ça semble vraiment bien, mais on ne se sent pas chez nous ici. »

GK : D'accord. Donc, avant la fondation de Réaction SIDA, plusieurs milieux vivent une certaine rupture entre les organismes de services liés au sida (OSS) alors qu'ils se développent et un certain segment des personnes vivant avec le sida ou le VIH. Te souviens-tu de quelque chose du genre?

KS : C'est peut-être arrivé de cette façon, mais j'ignore si c'est le cas. Je me souviens de la fondation de Réaction SIDA – et en y repensant, je ne suis pas sous l'impression que la plupart des personnes impliquées avec Réaction SIDA vivaient avec le VIH ou le sida. Je me trompe peut-être sur ce sujet, mais ce n'est pas l'impression que j'ai après tant de décennies. Mais je sentais vraiment qu'on voulait faire quelque chose qui différait du CSAM. Que leur approche n'était pas adéquate. C'est ce qui se passait aux États-Unis, ou encore AIDS ACTION NOW! à Toronto qui nous servaient de repère.

GK : Alors avant la fondation de Réaction SIDA, il y a tout de même une certaine connaissance d'ACT-UP aux États-Unis et d'AIDS ACTION NOW!

KS : Absolument. Les gens étaient définitivement au courant de ça et de ce qui se passait à Toronto. Et ma mémoire... Encore un fois, tous mes souvenirs pourraient s'avérer inexacts, mais je me souviens que les gens se demandaient pourquoi rien ne se passait à Montréal. Dans un certain sens, quelque chose ne tournait vraiment pas rond. Pas que nous étions en train de manquer le bateau parce que ça me semble plutôt déplacé; je crois qu'il y avait peut-être cette impression de « manquer le bateau », mais aussi celle qu'on « ne faisait pas ce qu'on devrait faire. » Ou encore : « Qu'est-ce qui nous empêche de faire le même travail important que les autres font ailleurs? »

GK : Et aurais-tu été au courant d'AIDS ACTION NOW car certaines personnes de Cathedral B y étaient impliquées?

KS : Absolument.

GK : O.K., alors ce genre de lien existe.

KS : Ouais, car des personnes de Cathedral B y étaient impliquées. Ça ne me surprendrait pas si les magazines Jerking Off ou Coming On en faisaient peut-être aussi mention, mais ouais – définitivement à travers les personnes de Cathedral B. Et pas juste de Cathedral B... C'était un milieu à part entière.

GK : Et AIDS ACTION NOW! devient un groupe public au tout début de 1988, pas vrai? Alors c'est de cette période dont il est question. Puis la conférence anarchiste a eu lieu pendant l'été, n'est-ce pas?

KS : Oui.

GK : Oui. O.K., alors on peut voir comment toutes ces choses se chevauchent. Le meurtre de Joe Rose semble avoir joué un rôle dans la fondation de Réaction SIDA. Peux-tu nous parler un peu de Joe Rose et de ce qui s'est passé?

KS : C'était un gars qui... Je veux dire, de la façon dont les médias en parlaient tout le temps... On parlait justement de lui l'autre jour et voici le souvenir qu'on avait en tête. « Il avait les cheveux roses, pas vrai? » Parce que c'était un point qui revenait sans cesse dans la couverture médiatique, j'imagine. C'était un jeune gars gai. Je crois qu'il avait 22 ou 23 ans, en fait. J'avais l'impression qu'il était plus jeune, puis j'ai lu des articles et je crois qu'il était plutôt au début de la vingtaine. Il était dans un bus, certains jeunes qui le harcelaient l'ont poignardé et il en est mort. C'était dans les environs de mars 1989, je crois?

GK : Oui.

KS : Et je l'ignorais à l'époque, mais il y avait des jeunes journalistes progressifs – gais comme hétéros – qui se sont dit : « On va pousser cette chose. » Et c'est ce qu'ils ont fait. Je ne sais pas si c'était par l'entremise du Montreal Mirror ou même du Montreal Daily News. Ce dernier était un journal et c'était étrange... Le format et l'esthétique rappelaient le Toronto Sun et les gens croyaient qu'il serait semblable à cette publication – très conservateur, infect – sauf qu'un tas de jeunes journalistes progressifs y ont décroché des postes. En bout de ligne, ça s'est avéré être le meilleur journal montréalais de l'époque.

Donc le meurtre de Joe Rose est devenu un sujet d'actualité, et je me souviens d'avoir acheté un tas d'exemplaires du journal avant de me rendre à L'Androgyne – la librairie gaie/lesbienne/féministe de l'époque – afin d'en remettre quelques-unes à Lawrence, le gars qui gérait l'endroit. Et je crois que j'ai simplement dit : « Il faut organiser une manifestation ce soir. » Et je ne sais pas si c'était mon idée ou celle de quelqu'un d'autre – peut-être que c'était celle d'une personne de la librairie Alternative ou celle d'une personne que je ne connaissais pas et que j'en avais simplement eu vent – mais il y a eu une manifestation le soir même ou le lendemain soir. C'était une très bonne participation pour une manifestation « spontanée ». Je crois qu'on était peut-être même plusieurs centaines de personnes. Les manifestations à Montréal à l'heure actuelle peuvent être très militantes – elles auraient également pu l'être à l'époque, mais la plupart ne l'étaient pas. Donc cette manifestation me semblait très militante selon la norme à l'époque, mais en y repensant, c'était peut-être seulement parce que les gens ont pris la rue même s'ils se faisaient pousser par

les policiers. D'après mes souvenirs, elle a traversé le Village avant l'emprunter la rue Ontario jusqu'au métro Frontenac, où Rose avait été tué. « Votre violence n'entraînera pas notre silence » est le seul slogan dont je me souviens.

Après la manif, je me souviens que Karen a annoncé qu'il y aurait une réunion pour former un groupe la semaine suivante à la librairie Alternative, la librairie anarchiste où elle travaillait et où plusieurs personnes présentes lors de la manif avaient travaillé. Et c'est ce qui s'est passé. Il y a eu une réunion. Beaucoup de personnes se sont pointées – d'après mes souvenirs, elles étaient surtout anglophones, majoritairement jeunes et presque toutes blanches. Je ne me souviens pas trop de la réunion, mais je sais qu'un journaliste de la Gazette s'est pointé et qu'il y a eu un débat – « Est-ce qu'on le laisse rester ou pas? » – qui a duré assez longtemps. Et au final, un jeune homme très imposant s'est planté devant le journaliste de la Gazette en criant « AIDS Coalition to Unleash Power, pas AIDS Coalition to Unleash the Press! » et ce dernier s'est fait mettre à la porte. Il y avait beaucoup de sentiments négatifs à l'égard de la Gazette à l'époque en raison de ce qui était perçu comme un manque d'intérêt ou du mauvais journalisme en lien au sida et aux problématiques queer en général.

GK : C'était la première réunion de Réaction SIDA.

KS : C'était la première réunion. Et les suivantes, selon ma mémoire, ont également eu lieu à la librairie. Et d'après mes souvenirs, les gens en discutaient déjà avant. L'idée de créer un groupe comme Réaction SIDA n'est pas née après la mort de Joe Rose. Tu vois, les gens en parlaient déjà avant sa mort : « Pourquoi n'avons-nous pas un groupe du genre? » Et je me souviens même d'être revenu de Toronto où un ami – je crois qu'il était impliqué dans AIDS ACTION NOW! ou qu'il était proche du groupe – m'avait dit : « Vous allez vraiment devoir fonder un groupe à Montréal parce qu'il va bientôt y avoir une grosse conférence sur le sida et que ça va vraiment être pathétique si Montréal n'a pas de groupe pour l'occasion. » Et j'ai partagé ça avec les autres – je dois l'admettre, la réaction des gens de Montréal face aux gens de Toronto qui leur disaient quoi faire... Ils étaient perplexes?

GK : Donc est-ce que Réaction SIDA a surtout été formé afin de vous préparer pour la conférence sur le sida, ou...?

KS : Non, le groupe n'a pas été formé afin de nous préparer pour la conférence sur le sida, mais ça s'est avéré être un élément qui a influencé son parcours. Il a été actif pendant la période précédant la conférence et continua de l'être par la suite pendant quelques mois, mais la conférence sur le sida a été son action principale. Mais non, il n'a définitivement pas été fondé officiellement ou officieusement afin de se mobiliser lors de la conférence sur le sida. Il a été fondé parce qu'il y avait cette impression que Montréal se devait d'avoir un groupe activiste sida à saveur militante ou radicale. Et je ne me souviens pas de tout ce qu'il a accompli. Il y avait un concert-bénéfice – peut-être afin d'amasser l'argent nécessaire pour acheter des sifflets et les distribuer comme mesure anti-violence? De toute façon, ça s'est passé aux Foufounes Électriques – la participation a été bonne et c'était très agréable. Je me souviens qu'il y avait – qu'il y a encore, je veux dire – des séances publiques et mensuelles du genre « venez poser vos questions au maire » à l'hôtel de ville. Et je me souviens qu'à l'une d'entre elles, une manif a été tenue à l'intérieur de l'hôtel de ville où les gens lançaient des tracts en chantant « On est là. On est queer. On va pas aller magasiner. »

J'ignore toujours ce que ça veut dire. [rires] Et aussi « On est là. On est queer. On va aller voter, » ce qui est intéressant parce que, bon, il y avait quelques personnes anarchistes ou à tendances anarchistes dans le groupe. Je crois que certaines personnes pourraient croire à tort qu'il s'agissait d'anarchistes qui instrumentalisaient le sida, mais je n'ai jamais eu cette impression quand j'étais membre du groupe et ce slogan contredit clairement cette supposition.

Parmi les autres choses que le groupe a fait... Certains amis de Joe Rose en faisaient partie, et comme il avait été fondé suite à son décès – directement après son meurtre – il y avait évidemment beaucoup de discussions sur l'anti-violence. Et je me demande si ça n'a pas été un sujet de débat au début – « Bon, est-ce qu'on va être un groupe activiste sida? » ou « Est-ce qu'on va être un groupe qui adresse plusieurs problématiques différentes? » Je sais que la décision a été prise d'être un groupe activiste sida, mais je ne pense pas que les autres problématiques étaient systématiquement écartées pour autant. J'aimerais pouvoir m'en souvenir davantage.

GK : Donc il y avait clairement des prises de décision au sein de Réaction SIDA. Sais-tu comment elles étaient prises ou s'il y avait... Est-ce que c'était une simple réunion générale, ou est-ce qu'il y avait des sous-comités et des groupes de travail?

KS : L'impression que j'ai, c'est qu'il y avait des réunions générales et une démarche de consensus qui n'était pas très rigoureuse. C'était plutôt : « Bon, est-ce qu'on est tous d'accord? » « Ouais, on est tous d'accord. » Peut-être qu'il y avait des votes, je ne sais pas. Il y a absolument eu des sous-groupes qui se sont formés, mais j'ai l'impression qu'ils étaient plus axés sur la recherche et sur les tâches à accomplir. Mais ils n'avaient pas vraiment de pouvoir décisionnel... Tu vois, ce n'était pas comme si le sous-groupe média allait décider des stratégies ou des politiques médiatiques, mais je suis certain qu'il décidait des questions techniques sur qui appeler et ce genre de chose. Mais je me trompe peut-être sur toute la ligne.

GK : Donc le groupe est fondé en mars. Tu as parlé de l'action à l'hôtel de ville, mais on dirait que la majorité des activités du groupe sont liées à la conférence sur le sida.

KS : Ouais, je pense que c'est exact.

GK : Est-ce que tu te souviens comment des rapports auraient pu être établis avec AIDS ACTION NOW! ou ACT-UP New York City en lien à la conférence? Je peux te dire que d'après l'entretien que nous avons fait avec lui, Tim McCaskell s'est probablement rendu à Montréal afin de trouver des alliés. Je crois qu'il a dit que c'était environ une semaine avant le meurtre de Joe Rose et qu'il n'a pas trouvé personne. Alors pour chaque groupe qu'il a rencontré, il est revenu et il a dit qu'il n'avait rien trouvé, pas vrai. Puis les choses ont clairement changé.

KS : Ouais. C'est vraiment intéressant. Je ne savais pas qu'il était venu ici. Mais c'est tout à fait logique – c'est vraiment tout à fait logique.

Pour moi, comme je l'ai déjà dit, mes points de référence pour ce genre de chose étaient des personnes qui habitaient Toronto. Je ne sais pas si elles étaient membres d'AIDS ACTION NOW! – j'ai l'impression que beaucoup d'entre elles ne l'étaient peut-être pas. Mais elles étaient absolument des activistes sida et elles sont venues en ville pour la conférence. Je ne sais pas à quel

point c'était atypique des autres membres de Réaction SIDA – dans le sens que les personnes avaient des liens informels. Par exemple, je n'avais absolument pas de liens à New York, mais je sais qu'il y avait... Je m'en rappelle maintenant. En fait, je ne me souviens pas de leurs noms. Il y avait quelques jeunes gars gais qui vivaient entre Montréal et New York et qui étaient impliqués auprès d'ACT-UP à New York. Donc ils y avaient probablement des amis ou d'autres liens. Ils étaient aussi très impliqués auprès de Réaction SIDA. Mais au niveau organisationnel, je ne me souviens pas.

GK : Ouais. Je crois connaître la réponse, mais l'une des choses élaborées par AIDS ACTION NOW! et ACT-UP New York City était ce « Manifeste de Montréal ». Et je suis presque certain que Réaction SIDA n'y a pas contribué car il a été rédigé avant que ces liens soient formés, mais le « Manifeste de Montréal » a-t-il eu un impact sur Réaction SIDA?

KS : Non. Je ne... Bien, je n'ai pas cette impression. J'ai l'impression qu'il n'y a pas eu d'impact et qu'on était au courant du manifeste. Si on avait su pour le manifeste après tout ça, je ne serais pas surpris si certaines personnes auraient tenu un discours autre que « Bien, c'est dommage qu'on n'y a pas pris part. » Mais je me souviens que ça n'a pas causé de drame. En fait, je me souviens de d'autre chose. Je me souviens que – et même si ça ne concerne pas directement Réaction SIDA, ça concerne peut-être ce qui était dit sur Réaction SIDA au sein des autres groupes. Je me souviens d'un membre d'ACT-UP New York qui était clairement de gauche au sein de ce groupe – même s'il insistait sur le fait de porter une petite épinglette du drapeau canadien, je crois qu'il pensait que le Canada était une sorte de pays socialiste ou un truc du genre – et qui parlait de... Je crois qu'il y avait un passage du « Manifeste de Montréal » qui parlait d'argent gaspillé sur des armes, ou...

GK : Oui.

KS : Ouais. Et il parlait du fait que c'était un gros débat et qu'une personne avait dit « Bien, on ne peut pas inclure ça parce que c'est vraiment radical et que les personnes de Montréal risquent de ne pas aimer ce genre de chose », ce qui ne reflétait aucunement la situation. Puis je me souviens de lui avoir dit que « non, bien au contraire, on était tous d'accord » et que l'idée que cela puisse causer problème aurait été ridicule car il ne s'agissait pas d'une position particulièrement radicale – du moins pas à Montréal.

GK : D'accord. Et le « Manifeste de Montréal » exigeait plutôt une redistribution majeure des richesses du nord vers le sud afin de réellement répondre à la crise du sida. Alors d'une certaine façon, il s'agit vraiment d'un document d'une importance considérable. Je n'arrive pas à me rappeler comment il a été écrit. Il a été rédigé par les membres d'AIDS ACTION NOW! et d'ACT-UP New York City. Herb Spiers était la personne principale d'ACT-UP New York City – il est venu à Toronto à plusieurs reprises et il y a eu des réunions. Honnêtement, je ne sais pas comment il a été élaboré. Mais je pense vraiment que c'était un document assez incroyable – surtout pour l'époque.

L'une des choses qui a avoir lieu pendant cette période l'activisme dans le cadre de la conférence sur le sida, c'est que Réaction SIDA est arrivé à avoir le local – le centre d'activistes sur...

KS : Des Pins et Bleury, je crois.

GK : Peut-être que c'était Parc.

KS : Ouais, Parc et Bleury sont la même rue.

GK : O.K.

KS : Ouais. En fait, ce coin est plein de coopératives d'habitation qui ont été acquises lors de luttes pour le droit au logement dans les années 1970. Et ça a beaucoup diminué au fil des années, mais il y a encore beaucoup d'activistes et de gens de gauche – y compris des anarchistes, des communistes ou autres – qui y habitent. Le Café Commun/Commune, le café de gauche radicale dont j'étais membre, occupait un espace qui appartenait aux coopératives et qui se situait à trois coins de rue du centre. Et essentiellement, je crois comprendre que l'espace a été fourni gratuitement. Je crois aussi comprendre – peut-être que c'est inexact car je n'aurai pas été la personne en charge – mais je crois aussi comprendre que l'achat des ordinateurs et de tout le reste a été effectué dans un endroit où les gens savaient que la marchandise pouvait être retournée par la suite. Donc c'était un espace cool et très professionnel, mais tout a été mis en place un ou deux jours avant et tout a été démantelé immédiatement après. Je crois que le tout a été fait sans frais.

GK : C'est plutôt incroyable. Enfin, ACT-UP New York City aurait été le seul groupe à avoir vraiment eu de l'argent à cette époque et je ne pense pas qu'il y a eu un transfert de ressources pour ça.

KS : Ouais.

GK : Est-ce que tu te souviens... Est-ce que Réaction SIDA au complet aurait tenté d'organiser cet espace, ou est-ce qu'il s'agissait plutôt de personnes particulières qui militaient au sein du groupe?

KS : Je crois qu'il s'agissait de personnes particulières qui militaient au sein du groupe et qui connaissaient peut-être certains individus des coopératives ou qui étaient bien placées pour le faire, mais je ne me souviens pas de leurs noms.

GK : Donc il y a clairement eu beaucoup de choses qui se sont passées pendant cette semaine.

KS : Ouais.

GK : L'une des choses qui nous intéresse est de connaître des histoires ou des souvenirs qui illustrent à quoi ressemblait l'activisme sida. Il y a évidemment eu la prise du devant de la scène lors de la séance d'ouverture, mais il y a aussi beaucoup d'autres choses. Donc pour commencer, parlons peut-être de la prise du devant de la scène...

KS : Bien, je me souviens que j'étais très excité à propos de la conférence avant l'événement. Je me souviens d'avoir fait une trempette végétalienne aux haricots noirs pour les anarchistes torontois

qui allaient y être et j'étais vraiment heureux que ma trempette leur a plu [rires] quand je suis arrivé au centre. Je me souviens qu'il y avait d'autres personnes venues d'ailleurs qui logeaient chez moi; je ne me rappelle plus qui. Et ouais, je me souviens qu'il y avait des grosses réunions au centre à chaque soir. J'imagine qu'elles étaient longues et pénibles et tout ça à l'époque, mais je me souviens juste que c'était excitant. Et j'imagine que... Enfin, je trouvais tout ça vraiment frappant. Au moment de l'ouverture, on a plus ou moins fait irruption dans la pièce et on l'a prise d'assaut – enfin, il n'y a pas vraiment eu d'« assaut » en tant que tel – et on a plus ou moins pris le contrôle de l'endroit. C'était Mulroney qui devait prendre la parole, pas vrai? Et il n'arrêtait pas de repousser et de repousser et de repousser son discours en raison de notre présence. Je ne suis pas certain, mais je crois qu'il a fini par annuler. Ouais, donc c'était vraiment génial. Je me souviens qu'il était là avec moi [il montre son partenaire du doigt] et qu'on y était avec notre enfant qui était très très... quoi? Un enfant de deux ans ou quelque chose du genre dans la poussette – peut-être même en bas de deux ans. Ouf. De toute façon, c'était super et c'était... Ça me semblait vraiment génial. Et c'était aussi... J'ai vu d'autres situations du genre depuis – mais elles étaient plutôt rares – où l'on se retrouve face à une institution ou une force adverse qui a décidé au préalable de se désister en cas de confrontation. Donc tu ne sais pas qu'il vont abdiquer et tu continues de pousser – et à chaque coup, tu es un peu surpris mais heureux qu'ils ne ripostent pas. Mais bon, c'est aussi parce que ce n'est pas comme si tu devais te battre avec des bâtons de baseball pour pouvoir y accéder non plus.

Puis je me souviens de m'être pointé le jour suivant – le lendemain matin, tu vois – and il y avait tout plein de gens partout. Ils avaient installé des petits comptoirs ou des kiosques à l'extérieur et j'ai soudainement eu l'impression que « wow, je n'avais pas réalisé que tout ça allait prendre autant d'ampleur. » Et, tu sais, comment... Encore une fois, tout semblait vraiment excitant et subversif – on aurait presque dit un festival. Je me souviens quand les gens ont réalisé que – parce que l'admission était très chère et qu'il fallait avoir ces petits insignes d'identité – « les photocopies couleur des insignes d'identité, ça a marché! » Et on faisait des photocopies couleur des insignes, mais je crois qu'ils ont fini par nous dire que l'insigne n'était pas nécessaire. Mais c'était quand même très excitant. Je n'étais pas impliqué donc je ne sais pas si c'est vraiment arrivé, mais certains anarchistes de passage ont dit avoir dérangé une sorte de souper coûteux et prétentieux. Souviens-toi qu'en plus des docteurs et des chercheurs, l'événement accueillait aussi des politiciens et des lobbyistes des quatre coins du monde. Je veux dire qu'ils affirmaient carrément qu'ils avaient pissé dans leurs bouteilles de vin alors qu'ils avaient le dos tourné et tout ça. Je ne sais pas si ça a vraiment eu lieu, mais on m'en parlait et je croyais que c'était vrai à l'époque – ça ajoutait à ce sentiment...

Et ce centre, tu vois, les appels de la presse – tout a atteint un niveau d'intensité très élevé. On était un petit groupe qui venait tout juste d'être formé et je n'avais jamais rien vu de pareil. J'avais participé à plein d'événements radicaux et de manifestations, dont plusieurs d'envergure importante. Ce qui était nouveau pour moi, c'était ce mélange d'activistes professionnels et du type d'activiste plus radical auquel j'étais plus habitué, le fait que les personnes traitaient personnellement des problématiques dont il était question et le fait que les politiques, les sensibilités et les identités queer étaient au centre de tout ça – que tout ça formait un truc qui semblait important sur le plan historique pour tout le monde, qu'il s'agissait même un tournant de l'histoire.

En même temps, il y avait des chocs culturels intéressants. À l'époque, certains bars gais de Montréal ne permettaient pas aux femmes d'entrer. Et je me souviens que lorsque certaines personnes – je crois qu'elles faisaient partie d'ACT-UP New York – n'ont pas pu entrer parce qu'il y avait des femmes dans leur groupe, elles ont voulu organiser une manifestation à l'extérieur du bar. À l'époque, j'imagine que... Soit je pensais que c'était génial ou que je n'avais pas vraiment d'opinion – mais je me souviens de ce gars en particulier qui était furieux. C'était un anglo mais, tu vois, il croyait que c'était une forme d'« impérialisme » – que ces gens venus d'ailleurs nous disaient que notre manière de faire les choses n'était pas correcte, que cette exclusion des femmes faisait simplement partie de la culture gaie montréalaise et qu'elle se devait d'être respectée. Je ne connais pas les détails, mais j'ai aussi entendu dire que certaines personnes de couleur d'ACT-UP New York ont essentiellement vécu du racisme dans certains bars et que la situation a été réglée d'une façon ou d'une autre, mais je ne connais pas les détails. Je me souviens juste d'en avoir entendu parler.

GK : Je me souviens d'avoir entendu ça aussi.

KS : Ouais, ça ne me surprend pas du tout.

GK : Enfin – ACT-UP était absolument majoritairement blanc, mais il y avait aussi beaucoup de personnes de couleur au sein du groupe.

KS : Ouais. Il y avait aussi ces questions linguistiques qui, à l'époque... Au sein de Réaction SIDA, les anarchistes étaient évidemment les personnes auxquelles je m'apparentais le plus. Je ne connaissais pas beaucoup les autres, mais on avait tout de même un rapport amical. D'après mes souvenirs, le groupe était majoritairement anglophone. Mais le plus drôle au sein de la gauche – y compris la gauche radicale – de la fin des années 1980 à Montréal, c'était que les anarchistes et les gauchistes anglophones avaient tendance à être vraiment solidaires du nationalisme québécois, de la loi 101 et de tout ça. Alors je me souviens que même si on était majoritairement anglo, je me rappelle que certains anglophones étaient vraiment furieux lorsque les gens apportaient des pancartes en anglais dans les manifestations – parce que les médias anglophones ne prendraient que les pancartes écrites en anglais en photo. Et tout ça me paraît logique en y repensant – si une publication est rédigée dans une certaine langue, que ses lecteurs parlent cette langue et qu'il y a une pancarte écrite dans cette langue, pourquoi éviterait-elle de prendre cette pancarte en photo? Mais je crois que les gens se sont plaints de ça. Je ne sais pas ce que les gens de Toronto ou de New York ont pensé de ces plaintes.

C'est ça. D'autre part, je me souviens qu'il y a eu une sorte de « réunion d'évaluation » au centre après les événements et que j'ai été surpris lorsqu'un membre d'ACT-UP New York – après nous avoir complimenté sur notre espace fantastique – a tout de même dit qu'il avait été vraiment troublé d'avoir entendu autant de conversations sur l'anarchisme et si peu de conversations sur le sida. Je n'avais pas considéré que ces choses étaient en opposition. Et, tu sais, les gens deviennent – ils deviennent très grandiloquents et moralisateurs et indignés et tout ça. Mais par la suite, je me souviens qu'une de mes amies de Toronto – une anarchiste de longue date ainsi qu'une activiste sida – m'a dit pendant un souper que ce n'était pas nécessaire pour tout le monde de travailler sur le sida. Et je crois qu'elle pensait que ça me ferait du bien – et peut-être aussi aux autres – d'entendre ça. Je me rappelle d'y avoir repensé après pendant un

certain temps – c'est resté avec moi – et avec le recul, je crois que c'était un conseil sensé et aussi très précieux de sa part.

Même si je ne peux pas en être certain, j'avais l'impression que contrairement aux autres groupes activistes sida, Réaction SIDA n'évoluait pas autour d'un noyau de personnes séropositives ou vivant avec le sida. Cela ne veut pas dire que les gens n'étaient pas affectés pour autant... Ce n'était pas fondé sur une idéologie dans le sens où les gens ne disaient pas « bien, je suis anarchiste et je veux fonder un groupe de façade », mais c'était peut-être une question d'idéologie pour certains d'entre nous dans le sens où les gens pensaient qu'il « s'agissait d'un enjeu important et que nous nous devons d'adresser les enjeux importants. » Je pense que c'est peut-être ce que ce gars d'ACT-UP avait comme impression et qu'il n'a pas aimé ça. Et je crois qu'il a spécifié dans sa plainte qu'ACT-UP avait eu des problèmes avec des trotskistes. Je pense qu'il parlait peut-être des Socialistes Internationaux ou d'un groupe du genre et qu'ils ont dû cesser de se côtoyer. Je n'ai aucune idée – voilà les souvenirs que j'en garde.

GK : Alors pour ce qui est de la participation de Réaction SIDA au cours de cette semaine – car c'était clairement quelque chose de majeur dans la vie de tout le monde et les gens étaient au centre et prenaient part à des réunions. Car la logique fondamentale était que chaque journée était dédiée à un enjeu spécifique – par exemple, on traitait de dépistage anonyme un jour et de droits des travailleurs du sexe le lendemain. Tu vois, dans la façon de fonctionner, il y avait un représentant d'ACT-UP – il y avait un représentant d'ACT-UP et un représentant de Réaction SIDA... Est-ce que cela faisait partie du fonctionnement? Je sais que pour la journée du dépistage anonyme, Eric Smith était le représentant de Réaction SIDA. Est-ce que tu te souviens si c'était...?

KS : Ça me semble logique, mais je ne me souviens pas.

GK : Et dans ce contexte, il y a une action particulière – je crois que c'était le vendredi de la conférence et qu'elle visait spécifiquement le gouvernement du Québec. Est-ce ça te dit quelque chose?

KS : Tu sais, je crois que je me souviens de ça. Mais peut-être que c'est d'un autre événement dont je me rappelle. Est-ce qu'il y avait des gens qui faisaient du tapage pendant le discours de quelqu'un? Ouais. Je me souviens que j'y étais, mais je ne me rappelle pas du reste.

GK : Je ne sais pas si j'étais présent, mais je me souviens que les membres de Réaction SIDA disaient « on vous a appuyé dans toutes vos revendications » – dans le sens où ACT-UP New York City a réellement conduit des interventions spécifiques auprès de gens du gouvernement de l'État de New York présents lors de l'événement, les autorités de la santé publique et tout ça – « On vous a appuyé, maintenant c'est à votre tour de nous rendre la pareille. » Donc je ne sais pas à quel point tout ça a marché et les souvenirs que j'en garde sont plutôt flous.

KS : Ouais. Je ne me souviens pas.

GK : O.K., alors on va essayer d'en savoir plus sur tout ça. Tu nous a déjà parlé des tensions entre les différents groupes qui partageaient l'espace, pas vrai?

KS : Ouais, mais je ne veux pas exagérer leur ampleur. J'ai parlé des tensions parce que c'est ce qu'il y avait à dire. Mais j'avais l'impression que le climat n'était pas particulièrement conflictuel – en fait, j'avais l'impression qu'il y avait beaucoup d'harmonie. Enfin, quand les gens vont se plaindre, ils vont se plaindre de... D'une certaine façon, on a plus tendance à se plaindre que de porter attention aux choses qui ne méritent pas nos critiques, mais j'avais l'impression que ça se passait très bien.

GK : C'est bien. Enfin, c'était incroyable comme expérience. Alors parmi les choses qu'on a regardé et qu'on t'a fait parvenir, il y avait cette sorte de document d'évaluation que Réaction SIDA a envoyé à AIDS ACTION NOW! et ACT-UP New York City. Pour être honnête, je crois que c'était plutôt bien écrit, mais cela soulevait cette préoccupation importante soulevée par les membres de Réaction SIDA qui disaient avoir l'impression d'être tenus à l'écart car ils étaient « trop jeunes. »

KS : Je me souviens absolument de ça. Oui.

GK : Es-tu en mesure de nous en dire plus?

KS : Ah, je pensais que j'avais déjà expliqué... Mon impression était peut-être un peu différente comme j'avais 18 ans et que j'étais le plus jeune parmi les gens du Café Commun/Commune ou de la librairie Alternative... C'est un truc générationnel. Il y a à peine quelques années, un ami à moi du même âge a fait remarquer qu'il était toujours le plus jeune au sein des groupes jusqu'à ce qu'il devienne soudainement le membre le plus âgé en tout temps – parce qu'il y a eu une baisse au niveau de la lutte politique à un certain moment – et cette expérience était aussi la mienne... Alors j'étais déjà habitué de toujours être le plus jeune. Mais toutes ces autres personnes de Réaction SIDA qui, quant à moi, étaient plus âgés et étaient des adultes et tout ça – alors quelles raisons avaient-ils de se plaindre? Je me souviens que certaines d'entre elles ont été offusqués – je pense qu'elles avaient peut-être entendu quelque chose qui était voulu comme un compliment et qu'elles ne l'ont pas interprété ainsi – « Ouais, les gens de Réaction SIDA sont tous jeunes et mignons. » Mais je me rappelle que ce n'était pas tout à fait faux – on était plus jeune que la moyenne comparativement aux autres groupes.

GK : Alors tous les membres de Réaction SIDA étaient effectivement jeunes et mignons, pas vrai? [rires]

KS : Ouais, c'est ça! [rires] J'imagine que oui. Voilà la réponse à ta question. Ce n'était pas nécessairement des mauvaises choses sauf si c'était toi qui te faisais dire que tu étais jeune et mignon – c'est à ce moment que tu aurais aimé ne pas l'être. Mais aussi le fait d'être le groupe le plus jeune... Je crois que ça n'aurait pas tant dérangé les gens s'ils avaient été membres d'ACT-UP New York car c'était un groupe d'envergure. J'imagine que les gens étaient embêtés parce que cela s'ajoutait au fait que Réaction SIDA était un groupe tout nouveau. Il y avait une base de savoir beaucoup moins importante au sein de Réaction SIDA comparativement à ACT-UP New York, AIDS ACTION NOW! ou la plupart des autres groupes présents en Amérique du Nord. Alors il y avait

cette impression qu'on était pas pris au sérieux. Il y avait aussi peut-être un sentiment d'insécurité.

GK : Un autre fait important – je crois que l'évaluation en fait mention – est qu'il avait clairement des femmes d'AIDS ACTION NOW! et des femmes très puissantes d'ACT-UP New York City qui étaient aussi présentes. Mais j'ai aussi l'impression que la composition de Réaction SIDA comptait beaucoup plus de femmes et de femmes féministes qu'AIDS ACTION NOW! ou qu'ACT-UP New York City. Est-ce que le genre était un facteur qui a influencé certaines dynamiques?

KS : Pendant la conférence, tu veux dire?

GK : Bien, pour ce qui est de l'organisation liée à la conférence. Je crois aussi que ça a contribué à certaines réactions face aux membres de Réaction SIDA de la part d'AIDS ACTION NOW! et d'ACT-UP New York City. Enfin, la grande majorité des membres d'ACT-UP étaient des hommes, pas vrai? Mais ils avaient également un regroupement de femmes très visible – Maxine Wolf, Mary Maggenti et d'autres en faisaient partie.

KS : Pendant la conférence, cela ne m'étonnerait pas du tout. Je suis sûr que c'était le genre de chose dont les gens se plaignaient – car si une personne se fait renvoyer et qu'elle se trouve à être plus jeune que l'autre, elle dira que c'est en raison de son âge et elle aura souvent raison. Et si la personne qui se fait renvoyer est une femme alors que les personnes derrière son renvoi sont surtout des hommes, le sexisme est un facteur qui rentre souvent en compte. Alors ouais, j'imagine que tout ça en faisait partie. Je ne m'en rappelle pas clairement, mais le fait d'être un homme fait en sorte qu'il est plus facile de ne pas constater ce genre de chose. Cependant, j'ai tout de même un souvenir clair du rapport entre les sexes – que cette composition à majorité féminine était une caractéristique de Réaction SIDA. J'ai aussi l'impression que ça a beaucoup contribué à ce qui s'est passé avec Réaction SIDA après la conférence. Je ne sais pas si tu aimerais que l'on passe à ce sujet?

GK : Avant de passer à ce qui s'est passé après, as-tu d'autres souvenirs de la conférence ou de l'organisation de cette dernière dont tu aimerais parler?

KS : La conférence a eu lieu à quelle date?

GK : C'était au début juin 1989.

KS : Je quittais Montréal le 1^{er} juillet et je ne me souviens pas que je songeais au déménagement pendant la conférence, mais cela veut probablement dire que même si j'étais à la conférence à chaque jour, je ne cherchais pas à avoir plus de responsabilités que nécessaire quant à de futurs projets. C'est peut-être l'une des choses qui fait en sorte que je n'arrive pas à me rappeler. Alors c'est des anecdotes dont je me souviens, pas de l'organisation en soi.

GK : D'accord.

KS : Donc ouais. Cela n'avait rien à voir avec la conférence, mais il y avait aussi les événements de la place Tian'anmen qui prenaient place. Je me souviens du matin où le massacre a eu lieu. C'est compréhensible et ça semble vraiment terrible en même temps... Je me souviens que quelqu'un s'est levé et de la façon dont les choses ont été dites... Dans le sens où je crois que tout les gens présents au centre – le centre activiste – étaient estomaqués et se disaient que « ce qui vient de se passer est terrible », mais c'était plutôt formulé ainsi : « On va vraiment devoir se donner à fond aujourd'hui parce que beaucoup d'événements vont nous faire compétition auprès de la presse. »

Et l'endroit où se déroulait la conférence était dans le quartier chinois de Montréal – qui a déjà une étendue restreinte après avoir été enclavé par des années d'urbanisme raciste et d'incendies suspects – mais la communauté chinoise avait organisé une marche cette journée-là et quelques-uns d'entre nous décidèrent d'y participer plutôt que de faire autre chose. Je me souviens que les foutus LaRouchites [un mouvement politique de droite] se sont pointés et que c'est évidemment venu compliquer les choses. Ils n'étaient pas là pour la conférence sur le sida, mais ils étaient très connus des gens qui travaillaient sur le sida parce qu'ils avançaient ces idées que les moustiques transmettaient le VIH et qu'il fallait des camps de concentration destinés aux personnes porteuses du virus.

GK : Pourrais-tu expliquer – pour éclairer les personnes qui liront la transcription – qui étaient les LaRouchites?

KS : Ah. C'est un groupe de gens loufoques qui suivaient le courant de pensée d'un type aberrant nommé Lyndon LaRouche – il est complètement à l'extrême droite du spectre politique et sa façon de s'y prendre en politique est particulièrement étrange. Il déblatère sur Aristote, Plato, les programmes spatiaux et tout ce qui... Je n'ai pas l'habitude de dire que les gens d'extrême droite sont loufoques, mais les LaRouchites sont clairement déjantés. Ils étaient donc de la partie et je me souviens que ça s'est malheureusement soldé par une bagarre. Les gens de la communauté chinoise étaient très fâchés d'avoir ce tas de personnes blanches qui s'affrontaient pendant la manifestation qu'ils avaient organisée après ce terrible massacre, mais voilà ce qui s'est passé. Voilà, c'est tout ce dont je me souviens.

GK : Mais on dirait que ton expérience de la conférence était plutôt du genre « c'est vraiment incroyable ».

KS : Ouais, absolument.

GK : Ouais, c'était une expérience vraiment édifiante et politisante pour moi.

KS : Ouais, à 100 %. Cependant, j'avais aussi définitivement l'impression que « Wow, tout cela me dépasse. » Dans le sens où j'étais vraiment moins bien renseigné sur ces choses comparativement aux autres et que je ne savais pas sur quoi me concentrer. « Est-ce que je devrais tenter d'apprendre la microbiologie ou bien... », tu vois ce que je veux dire? Dans le sens où je ne connaissais rien sur ces choses mais, grâce à l'anarchisme, je savais que c'était une bonne chose lorsque les gens luttent pour avoir le contrôle sur leurs vies et que c'était bien de les épauler et de faire partie de ça. Mais je ne connaissais pas du tout les enjeux. Ça me semblait être un processus d'apprentissage très exigeant, alors quand mon amie de Toronto m'a dit « Tu sais, les

gens ne sont pas obligés de travailler sur l'activisme sida », je me souviens de m'être dit « Ah. Dans ce cas, peut-être que je vais m'éviter cet apprentissage intensif. »

GK : O.K. Alors, qu'advient-il de Réaction SIDA après la conférence?

KS : Bien – comme je l'ai déjà dit – j'ai quitté Montréal par la suite, mais je n'habitais pas très loin. Il me fallait une heure pour me rendre en ville en autobus et j'y allais souvent. J'ai donc continué d'aller à certaines réunions de Réaction SIDA. Je me souviens de ça. Et Réaction SIDA a fait des trucs après la conférence – je crois qu'ils ont fait quelque chose pour la journée de la justice pour les prisonniers cette année, mais c'était peut-être plus tôt pendant l'été. De toute façon, il y avait une manifestation à l'extérieur du centre de prévention Parthenais – l'endroit n'a plus cette vocation aujourd'hui, mais c'était une prison pour les gens qui attendaient de passer en cour à l'époque.

Ce qui arrivait, c'est qu'on demandait aux gens qui se faisaient arrêter s'ils « aimeraient passer un test pour le VIH » et que certains d'entre eux disaient oui. Et ce qui s'est passé, c'est que trois gars ont testé positif dans ces circonstances et qu'ils n'ont pas reçu de soins médicaux ou quoi que ce soit. Mais ils ont été placés en garde préventive, un traitement réservé à ceux qui risquaient de se faire violenter par les autres prisonniers – comme les délateurs ou peut-être les agresseurs d'enfants. Alors le simple fait d'être placé en garde préventive est risqué car les gens ont tendance à penser du mal de toi. Et les conditions en garde préventive étaient semblables à l'isolement. Alors ces gars ont fait une grève de la faim pendant trois jours afin de dénoncer le fait qu'ils ne recevaient aucun soins médicaux et qu'on leur imposait carrément ces conditions punitives. Je me souviens que cette femme qui occupait un rôle informel de responsable au sein de Réaction SIDA était en contact avec eux ou qui les avait rencontré une fois m'avait dit : « Je ne veux pas devoir aller dans une prison pour hommes pour m'occuper de leur cas. Peux-tu t'en charger? » Ça ne me dérangeait pas du tout, alors j'y suis allé et...

Par la suite, le seul truc lié au sida que j'ai fait était une sorte de soutien aux prisonniers incohérent et de très faible envergure. Je ne sais même pas si je devrais en parler en termes de trucs liés au sida parce que je ne le faisais pas à Montréal et que Réaction SIDA n'en avait plus pour longtemps. Alors je l'ai fait à titre individuel. Il n'y en a qu'un seul parmi les trois avec qui je suis vraiment resté en contact – un gars du nom de Pierre Maltais. C'était une sorte de contexte navrant où les gens font les choses en l'absence de structures collectives; ça semble en quelque sorte plus organique, et c'est plus organique car les gens deviennent amis et tout ça... mais ce n'est pas nécessairement une bonne chose car il n'y a pas de structures pour épauler les gens. Il n'y a également pas de structure en place qui te permet de voir quelles sont les bonnes décisions à prendre – on finit simplement par être amis. Alors j'ai gardé contact avec Pierre après ça. Il a été transféré au centre fédéral de formation à Laval et il s'est battu avec un gardien là-bas. Alors on l'a envoyé à Archambault. Pendant qu'il y était, il a été battu à répétition par les autres prisonniers et par les gardiens. Il s'est fait transférer à Donnacona, puis à Cowansville, puis il a fini par aboutir – c'était l'ultime en matière de garde préventive – il s'est fait transférer à ce qu'on appelait la « prison de Brian Mulroney » et qui se trouvait à être celle de Port-Cartier. Il s'agissait de l'ancienne circonscription de Brian Mulroney et c'était une communauté complètement défavorisée sur le plan économique. Tu vois, il n'y avait plus de source principale d'emploi et le premier ministre Mulroney leur a construit un pénitencier. C'était celui de Port-Cartier, et il fallait

compter à peu près 12 heures de route pour s'y rendre. C'était au fin fond du territoire de la Côte-Nord et c'était une prison de garde préventive. Il a été transféré là-bas et je l'ai visité à quelques reprises, mais je le faisais à titre individuel.

Je vais revenir sur Réaction SIDA maintenant.

Réaction SIDA... J'ai l'impression que le groupe s'est dissout avant la fin de l'année. À l'époque, j'avais l'impression – avec plusieurs décennies de recul, qui sait à quel point c'est exact – mais j'avais vraiment l'impression qu'il y avait ces deux gars. L'un d'eux, Michael Hendricks, était de Montréal alors que l'autre, Blane Mosley, était d'ACT-UP New York. Et ils avaient œuvré ensemble afin de fonder ACT-UP Montréal – j'ignore si c'était intentionnel au non, mais ils ont contribué au déclin de Réaction SIDA... J'imagine qu'ils pensaient que c'était la bonne chose à faire selon leur point de vue? La conférence avait démontré qu'il avait une possibilité réelle de cultiver une sorte d'activisme sida à Montréal et j'imagine qu'ils ne croyaient pas – pour une raison ou une autre – que Réaction SIDA était un véhicule approprié pour ce genre d'activisme.

À l'époque, j'avais vraiment l'impression que la composition du groupe au niveau du genre y était pour quelque chose. Je ne pense pas que le groupe était surtout composé de femmes, mais j'avais l'impression que le noyau de Réaction SIDA – je parle du regroupement de dirigeants informels – était formé de femmes. J'avais l'impression que ce n'était pas tout le monde qui s'intéressait à ces politiques... Dans le sens où je n'aurais pas décrit Réaction SIDA comme étant une organisation anarchiste, de gauche radicale ou peu importe – en fait, le nombre de membres du groupe qui avaient ce genre de politiques était probablement aussi restreint que ceux des groupes d'activisme sida plus en vue – mais je crois que le fait que la plupart des acteurs principaux du groupe étaient aussi associés à ce genre de choses... Peut-être qu'ils avaient simplement l'impression que « C'est un tas de farfelus et on ne peut pas les laisser être le visage de l'activisme sida à Montréal. » Peut-être que « farfelus » est un peu trop fort comme terme et qu'ils pensaient plutôt qu'il s'agissait d'« amateurs ». J'ai donc l'impression que Réaction SIDA a été supplanté et que peu importe si c'était intentionnel, certaines personnes ont probablement pensé que c'était une bonne chose et c'est ce qui a mené à la fondation d'ACT-UP Montréal. J'ai l'impression que Réaction SIDA a cessé d'exister car ACT-UP Montréal a absorbé cette énergie.

J'habitais à Lachute. Je faisais des trucs avec Pierre et – comme je l'ai dit plus tôt – c'était informel, organique et fait autant à titre d'ami que de toute autre chose. Je me souviens de m'être rendu à certaines réunions d'ACT-UP afin de parler des inquiétudes de Pierre. Je me rappelle qu'à l'une d'entre elles – je crois qu'elle avait lieu sur le Plateau – les gens semblaient intéressés. Ils ont peut-être fait quelque chose en réponse à cette situation, mais je ne me souviens plus. Par la suite, je ne sais pas si j'ai assisté à d'autres réunions avant celle qui se serait déroulée au centre communautaire des gais et lesbiennes qui était situé sur la rue Sainte-Catherine dans le Centre-Sud – dans le Village gai. C'était pendant l'été. C'était probablement en 1990 et Pierre voulait quelque chose. C'était peut-être... Tu sais, j'ai relu un article que j'avais rédigé pendant cette époque et en me basant sur ce texte, je crois qu'il voulait probablement des sous afin d'engager un avocat pour tenter d'obtenir une libération humanitaire – il avait cette idée en tête de retrouver le monde extérieur et de ne pas mourir en prison. Il voulait également ouvrir une sorte de centre de jour ou un établissement du genre à l'intention des personnes vivant avec le sida. C'était peut-être de ça qu'il s'agissait, ou bien c'était peut-être... Comme je l'ai déjà dit, il se faisait harceler

régulièrement. Il n'était pas gauchiste et il n'était pas... C'était un criminel de longue date, tu vois. Il a fait de nombreux séjours en prison quand il était encore jeune et les choses se sont aggravées, mais c'était un criminel professionnel. Ce n'était pas parce qu'il était un vaurien qui se bagarrait dans les bars. C'était du trafic de drogues, du trafic d'armes, des braquages de banque et tout ça. Voilà pourquoi il a abouti en prison et su qu'il était séropositif – comme la prison n'offrait pas de renseignements ou de soins médicaux, il s'est informé lui-même et il a fini par être mieux renseigné que les docteurs de certaines prisons où il a été incarcéré. Alors en y repensant, je crois que c'était de ça dont il était question. Il voulait soit avoir une libération humanitaire, soit retourner au centre fédéral de formation à Laval – un établissement de sécurité moyenne – car il avait l'impression que leur docteur était mieux que ceux des autres établissements. Je me souviens simplement d'être allé à la réunion d'ACT-UP et je connaissais Michael Hendricks – pas personnellement, mais j'ai échangé avec lui avant le début de la réunion et je lui ai dit : « Tu sais, j'ai cette lettre de Pierre que j'aimerais lire. Il a encore besoin de notre aide. » Et je me souviens de sa réponse – je n'avais jamais entendu cette expression avant – mais Michael Hendricks a dit : « Bien, tu vois, j'ai l'impression que Pierre Maltais est une sorte de bébé de goudron et qu'on ne veut vraiment pas dépenser notre énergie sur lui. » Ce n'était probablement pas une décision collective – c'était probablement juste la sienne. Qui sait ce qui serait arrivé si j'avais assisté au reste de la réunion ou si j'avais demeuré à Montréal et que j'aurais pu aller aux réunions et tout le reste? Mais je n'étais pas présent. Donc je ne suis même pas resté pour la réunion et il s'agissait de ma dernière expérience avec ACT-UP.

Donc voilà, c'est ce qui est arrivé à Réaction SIDA et c'est ce qui en est de mon expérience très limitée avec ACT-UP Montréal.

GK : J'aimerais revenir sur une chose en particulier car je n'étais pas du tout au courant. L'action de Réaction SIDA à la prison m'intéresse.

KS : ...à la prison Parthenais. Ouais.

GK : O.K. As-tu d'autres souvenirs de cet événement? Des enjeux dont il était question? Tu as dit que c'était peut-être dans le cadre de la journée de la justice pour les prisonniers.

KS : C'était peut-être lors de la journée de la justice pour les prisonniers. Ça m'a beaucoup rafraîchi la mémoire de parler de tout ça. Le fait d'avoir réalisé que le dossier que je gardais sur tous ces trucs a disparu m'a vraiment mis en colère. Car comme tu peux le constater, les autres dossiers n'ont pas disparu. [rires] Alors c'était une manif; je crois qu'elle était seulement organisée par Réaction SIDA et que ce n'était pas en collaboration avec d'autres groupes. Et ça s'est déroulé devant l'établissement qui est situé sur la rue Parthenais – à vrai dire, c'était tout près du métro Frontenac où Joe Rose avait été assassiné. Je ne sais pas si on était... Je ne pense pas qu'il y avait plus de cent personnes de présentes. Je crois qu'on était quelques douzaines, mais l'avantage de la chose c'est qu'en plus des gens de Réaction SIDA qui n'avaient pas pour habitude des enjeux carcéraux, il y avait aussi des gens issus des scènes montréalaise de gauche et de justice pour les prisonniers – ils n'étaient pas si nombreux, mais ils ont tout de même grossi les rangs de la manif. Je me souviens que Pierre a dit par la suite qu'ils pouvaient nous entendre et nous voir à partir de leurs cellules et qu'ils étaient vraiment contents. Alors c'était super, parce que la manif visait à apporter un soutien à Pierre et aux autres prisonniers vivant avec le VIH/sida.

GK : Mais par la suite, Réaction SIDA n'a pas poursuivi ce genre d'activité parce que le groupe s'est dissout.

KS : Bien, d'après mes souvenirs, Réaction SIDA s'est dissout.

GK : O.K.

KS : En plus de la manif, il y a eu un bombardement téléphonique. C'est-à-dire qu'avant les courriels, des consignes circulaient et mentionnaient que lors d'une journée particulière – parfois même à une heure spécifique – les gens devaient appeler un établissement et se plaindre de quelque chose. Ça pouvait être très efficace. Les activistes pour les droits des prisonniers le font encore de nos jours. Ça peut encore être très efficace pour tout le monde d'occuper une ligne téléphonique et de se plaindre. On l'a aussi fait pour Pierre. Mais ouais, j'ai l'impression que malgré les améliorations apportées à Parthenais, elles étaient plutôt mineures et les choses étaient toujours aussi infernales. Par exemple, la prison Parthenais était toujours surpeuplée et leur façon de gérer cette situation était de trimballer Pierre entre sa cellule – je ne sais pas si elle se trouvait au 10^e étage – et l'aile réservée à la garde préventive du 6^e étage. Évidemment, le fait de créer une situation où les gens croient qu'une personne est en garde préventive peut être très risquée pour cette dernière, surtout si elle n'est pas en garde préventive la journée d'après. Il y avait aussi d'autres choses – des choses vraiment brutales. Par exemple, je me souviens aussi que Pierre m'avait expliqué alors qu'il était toujours à Parthenais qu'une façon de gérer le problème de surpopulation était de... Enfin, il a utilisé certains mots – et ce n'était clairement pas le genre de mots que j'aurai employé même à cette époque – mais en gros, il y avait des prisonniers reconnus comme étant queer, peut-être même des prisonniers trans, et l'administration gérait la surpopulation en transférant ces prisonniers dans la population générale afin de permettre aux autres détenus d'avoir des relations sexuelles avec eux... Pour que les gars puissent évacuer leur trop-plein de frustration. Enfin, Pierre abordait le sujet en disant : « C'est vraiment grave, tu sais, le VIH peut être transmis de cette façon. » Mais même sans tenir compte de ce facteur, quand on y pense, c'était vraiment affreux d'utiliser les corps de ces prisonniers queer ou trans afin de contrôler la situation.

GK : Ouais. Donc, revenons peut-être à ACT-UP Montréal...

KS : Ouais.

GK : De tout évidence, ton implication auprès de ce groupe n'était pas la même qu'auprès de Réaction SIDA, mais y a-t-il quelque chose de plus dont tu pourrais parler? Combien de temps a-t-il duré? On dirait que Michael Hendricks et Blane en étaient les fondateurs principaux?

KS : Ouais. J'avais absolument l'impression que Michael Hendricks et Blane en étaient les principaux instigateurs. Blane était de New York et j'ai continué de côtoyer Michael Hendricks au fil des années. Je n'ai pas vu Blair depuis plusieurs ans alors j'imagine qu'il est retourné à New York, mais je n'en ai pas la moindre idée – je l'ignore totalement – car je ne l'ai jamais connu personnellement. Je crois qu'il y a un tas de gens, l'impression que j'ai c'est que... Je crois qu'un tas

de gens de Réaction SIDA ont intégré les rangs d'ACT-UP Montréal. Je pense aussi que certaines personnes du noyau de Réaction SIDA faisaient probablement partie des gens qui n'ont pas rejoint le groupe. Mais je crois que d'autres l'ont fait et pour qui ce n'était pas un problème – comme tu le sais, c'est souvent ce qui... Les organismes sont souvent fondés sur des dynamiques complexes et parfois même pour des raisons douteuses, mais les gens deviennent membre et font des choses incroyables au sein de ces groupes... Leurs origines n'ont pas forcément de lien avec leurs actions subséquentes.

GK : Sais-tu comment les décisions étaient prises au sein d'ACT-UP? As-tu une idée de ce que le groupe a fait au fil des ans ou de combien de temps il a duré?

KS : J'ai l'impression que le groupe a duré quelques années. J'ai relu des coupures de presse. C'est évident qu'ils étaient actifs et qu'ils faisaient beaucoup de bonnes choses. Je crois qu'une des choses que le groupe a fait n'était pas tant à titre d'ACT-UP Montréal, mais je crois qu'il a peut-être été une sorte de véhicule pour certaines personnes qui ont fini par siéger à la Table de concertation des lesbiennes et des gais du Québec. Alors d'une certaine façon, je crois qu'il a joué un rôle en tant que groupe activiste et qu'il a également servi de relai ou de tremplin pour la prochaine vague d'activisme queer qui a commencé avec Sex Garage et tout ça – ACT-UP en faisait définitivement partie... J'avais l'impression qu'il s'agissait du même continuum; la photo qui me vient définitivement à l'esprit – je ne sais pas à quel point c'est représentatif, mais c'est la photo qui me vient toujours en tête d'une manifestation à laquelle je n'ai pas participé à l'époque de Sex Garage – c'est celle où on voit une grande bannière lisant « Pas de violence policière » et une autre où était inscrit « ACT-UP Montréal ».

GK : Ouais, je l'ai vue aussi. Alors l'année suivant la conférence sur le sida est vraiment très importante en matière d'événements politiques avec la tuerie de Polytechnique (le « Massacre de Montréal » anti-féministe où des étudiantes de l'École Polytechnique ont été tuées), la crise d'Oka au cours de l'été suivant et la descente au Sex Garage. Est-ce que beaucoup des personnes de Réaction SIDA auraient été impliquées dans ces causes à plusieurs niveaux?

KS : Ouais. Pour ce qui est de la Polytechnique, j'étais très au courant de ce qui se passait, mais j'étais aussi très, très en retrait. Je ne vivais pas à Montréal, tu sais. J'avais l'impression que c'était vraiment très intense dans les heures et les jours suivant l'événement et que certaines personnes – celles que je décrivais comme faisant partie du noyau de Réaction SIDA ou peu importe – ont absolument contribué leur énergie à ces causes. Pour ce qui est de Sex Garage, je suis persuadé absolument que – j'en suis plutôt certain à 100 % – que certains de ces membres clés qui avaient fait partie de Réaction SIDA étaient impliqués avec un groupe qui s'appelait, selon mes souvenirs, Lesbiennes et gais contre la violence.

Et en y repensant – c'est arrivé l'année suivante, mais j'avais l'impression que c'était arrivé des années plus tard – mais bon, c'est le moment où ils auraient plus ou moins renoué avec les gens d'ACT-UP. Mais comme je l'ai déjà dit, je n'habitais pas Montréal à l'époque – j'étais donc un peu à l'écart et ce ne sont que des suppositions.

Pour ce qui est des actions de solidarité envers les Mohawks, c'était plutôt intéressant parce que la gauche québécoise était carrément absente ou pire qu'absente pendant cette période. Alors il y avait un tas d'initiatives informelles qui ont fini par revêtir une certaine importance, ce qui n'aurait pas été le cas si la gauche organisée aurait été plus présente et impliquée. Et j'ai l'impression que certaines personnes ont été impliquées dans des trucs informels du genre. J'avais aussi l'impression que certaines personnes auraient effectivement participé à ces manifestations et à des événements du genre, et parce que la majorité d'entre eux étaient informels... Tu vois, le simple fait d'aller à ces manifestations était important car la plupart des gens ne faisaient pas cet effort. Montréal est une ville qui a souvent accueilli des manifestations qui comptaient plus de 100 000 participants, mais d'après mes souvenirs plutôt nébuleux, les plus grosses manifestations pro-Mohawk pendant la crise d'Oka comptaient à peine 1000 personnes – les participants se chiffraient parfois à quelques centaines. Il n'y avait pas grand chose d'autre sauf cette organisation qui a été créée à l'époque et qui a fait beaucoup de bonnes choses au final – le Regroupement de solidarité avec les Autochtones – mais je ne sais pas si des gens de Réaction SIDA ont été actifs au sein de ce groupe. Mais ouais, je dirais que c'était très informel.

Mais je me rappelle qu'il y a eu une grande marche – je crois qu'elle était décrite comme une marche de la paix – d'organisée à Oka, donc à l'extérieur de Montréal, et les gens sont venus de partout en Amérique du Nord. Et par « paix », j'entends qu'ils étaient carrément solidaires des Warriors et de la nation Mohawk. Je me souviens que c'était le même jour que cette manif à laquelle je n'ai pas participé à Montréal, car c'était évident que je ne pouvais aller qu'à l'une d'entre elles. Je me souviens qu'on a même eu [lui et son partenaire] – tu as peut-être oublié – mais on a eu des grosses disputes : « À laquelle devrait-on aller ? » C'est même devenu plutôt intense ! Et je crois que – ce n'était pas la bonne décision à prendre avec le recul – j'étais en faveur d'aller à celle de Montréal, et que tu [son partenaire] voulais aller à la marche pro-Mohawk. Nous étions cependant tous deux en faveur des deux événements. Je me souviens d'avoir été surpris de voir que des anciens membres clés de Réaction SIDA avaient aussi choisi d'aller à cette « marche de la paix » plutôt que d'aller à ce qui allait s'avérer être la grande manif queer historique de Montréal.

GK : Je vois. Donc il s'agissait d'une des manifestations organisées après les événements de Sex Garage ?

KS : Ouais. Je crois que c'est celle du 30 juillet... Mais il y avait aussi des gens au « Camp de la paix », qui se trouvait à être un campement regroupant plusieurs centaines de personnes qui a été spontanément érigé aux abords du périmètre de l'Armée canadienne à Oka. Le Camp de la paix était bizarre – un mélange formé d'hippies blancs, d'activistes et de personnes autochtones des quatre coins du continent, probablement avec un tas de militaires et de policiers en civil en prime... Mais comme je l'ai dit, la journée a été remplie de trucs informels. C'était donc un camp composé de toutes sortes de gens où plein de choses se déroulaient.

GK : Alors, parmi les choses découlant de cette résistance suite à Sex Garage... Je veux dire qu'il y a évidemment eu des retombées très restreintes dans leur portée pour ce qui est des enjeux gais, mais est-ce qu'il y a eu des efforts soutenus afin d'adresser la violence policière ? Tu parlais d'un groupe du nom de Lesbiennes et gais contre la violence.

KS : Bien, il y avait lesbiennes et gais contre la violence... Mais je ne me souviens pas vraiment des détails. En plus, je n'habitais pas en ville... Mais il y a absolument eu des choses portant sur la violence policière. Toutes les causes étaient solidaires des autres. C'est l'une des choses qui me frappe vraiment à travers tous ces souvenirs – je ne sais pas comment les choses se passaient dans les autres villes, mais ça me surprendrait que Montréal aurait été un cas isolé. Ce n'était pas le cas pour tout le monde, mais pour moi et les autres, il ne s'agissait pas de causes ou d'organisations différentes. On était le même groupe d'amis à se pointer à toutes ces manifestations différentes et elles ne représentaient pas des causes distinctes; elles se rejoignaient toutes. Comme ces deux personnes dont je t'avais parlé et qui m'avaient totalement ébahi lorsqu'elles étaient venues en ville avec ces dépliants et ces zines de sécurisexe du *Queer Anarchist Network* – c'était l'année avant la conférence sur le sida, donc en 1988. Je me souviens d'avoir croisé l'un d'eux à ce Camp de la paix bizarre près d'Oka en 1990 et qu'il m'a dit : « Ouais, tu sais, c'est la première fois que je crois que des luttes armées pourraient réellement avoir lieu au Canada. » C'était un truc positif. D'un autre côté, il y a aussi eu une série – ce n'était pas surprenant car il y en avait toujours – de bavures policières à Montréal impliquant des jeunes hommes noirs... Et dans la conscience des gens qui manifestaient en lien à Sex Garage, il ne s'agissait pas d'événements sans lien apparent. Beaucoup d'entre eux prenaient aussi part ou aidaient même à organiser les événements de protestation contre ces flics meurtriers en signe de soutien. Les gens ne pensaient pas « Bien, c'est de notre enjeu gai dont il est question... », tu vois ce que je veux dire? Peut-être que certains le pensaient, mais ce n'était pas le cas de la plupart des gens. C'était plutôt « tout ça c'est la même chose » ou encore des morceaux d'un même casse-tête. Ma mémoire me fait peut-être défaut quant à bien des choses, mais je suis certain qu'il ne s'agit pas simplement de mon impression subjective de la façon dont les gens vivent différentes luttes.

Je crois qu'il y a eu une transition démographique au sein de la gauche montréalaise à cette époque. J'ai l'impression que quelques années auparavant, c'était un milieu qui était beaucoup plus blanc. Et ce n'était qu'un reflet de la blancheur de Montréal elle-même et que les choses étaient en train de changer. Alors pendant ces années, la gauche montréalaise – surtout la gauche anglo, mais cela reflétait aussi ce qui se passait dans le reste de la ville – est devenue moins blanche. Donc le racisme n'était pas nécessairement détaché de l'homophobie dans la tête des gens. Ce n'était pas « Je suis gai, donc je suis clairement blanc. » Ce n'était pas le cas – ça ne l'avait jamais été, et ça s'est encore estompé par la suite. Donc autant en théorie que dans la vie des gens, lutter contre le racisme et lutter contre l'homophobie n'étaient pas nécessairement des enjeux distincts.

Au même moment, il y avait – et je crois que ma compréhension des événements à l'époque aurait été complètement dépourvue de sens critique – mais il y avait beaucoup d'hystérie concernant les meurtres de plusieurs hommes gais à Montréal et les gens disaient qu'il s'agissait peut-être d'un tueur en série. Dans un des cas, c'était des néo-nazis qui avaient tué un homme gai – je crois qu'il s'agissait d'Yves Lalonde – dans le parc Angrignon. Donc en matière d'activisme, il y avait une attention particulière sur la violence sociétale et qu'il y avait aussi ce truc sur la violence policière en parallèle. Ça a créé une situation où certaines personnes en ont tiré une politique anti-policière et vécu une série de radicalisations – d'autres personnes ont plutôt retenu cette idée que « Bien, les policiers sont nuls pour deux raisons : ils nous frappent dessus et ils ne font pas leur travail correctement car ils ne nous protègent pas des homophobes. » Alors cet intérêt s'est manifesté qu'il « nous fallait réformer la police ». Je crois que ces deux choses ont découlé de Sex Garage et

qu'elles ont co-existé ensemble pendant un moment – qu'elles ont probablement aussi co-existé dans l'imaginaire des individus concernés. Car avant que la police ne commence à jouer selon les règles, ces demandes réformistes peuvent sembler vraiment militantes et radicales, sans oublier leur caractère nécessaire. Et c'était probablement aux alentours – d'après mes souvenirs, tu vois – de 1993 ou 1994. Je me souviens qu'un groupe avait été fondé, soit la Table de concertation des lesbiennes et des gais du Québec. Il avait été mis sur pied pour plusieurs raisons, mais c'était surtout afin de rassembler toutes ces organisations gaies et lesbiennes et queer « officielles » sous le même étendard – il faisait office de lobby. Sauf qu'à l'époque, personne ne parlait du complexe industriel à but non lucratif et de toutes ces choses. Donc évidemment, cela semblait très prometteur car ils critiquaient la police – même si leur critique se résumait à dire que policiers ne faisaient pas bien leur travail. Je me rappelle d'avoir eu des rapports amicaux avec certaines personnes impliquées au sein du groupe et que j'ai tenté de participer à quelques trucs – en tant que et non à titre d'organisateur – parce que je me disais simplement : « Bien, c'est important d'en faire partie. » Et tu [son partenaire] est venu avec moi.

Je me souviens qu'ils ont organisé ce foutu truc sur la police et la communauté et qu'ils avaient invité des policiers à prendre la parole pour tenter d'apaiser les gens... Je me souviens que c'était le dernier truc du genre auquel j'ai participé. Tu sais, je me souviens... Encore une fois, ce n'était pas vraiment une question intelligente de ma part – c'était plutôt une question idiote de ma part – mais je voulais savoir pourquoi ils avaient enfilé des gants en latex avant d'arrêter et de tabasser les gens lors d'une certaine manif ou d'arrêter toute personne queer... Et les policiers ont dit « En fait, ce n'est pas du tout le cas. » Mais c'était pourtant ce qui s'est passé lors de Sex Garage; ils avaient enfilé des gants et tout ça et ils avaient vraiment eu l'air d'une bande de cons homophobes et sérophobes. Je pensais qu'il s'agissait d'une bonne occasion de les démasquer car j'avais été arrêté dernièrement et les policiers avaient effectivement mis des gants en latex. Et ils n'étaient pas au courant de mon histoire, mais je pensais quand même pouvoir saisir cette occasion pour le mettre dans l'embarras. Donc, j'ai dit : « En fait, je me suis fait arrêter récemment et ils en portaient. » Je ne me souviens pas ce que j'ai dit d'autre, mais ce gars qui était une sorte de « leader communautaire » était dans la pièce et il m'a simplement dit un truc du genre : « Bof, c'est juste arrivé à toi... » Tu vois ce que je veux dire?! Ce n'est même pas le policier qui m'a fait taire, c'est ce gars qui était soi-disant de « notre côté »! Alors c'était un peu « Ah... ça s'arrête ici pour moi. » [rires]

Alors c'est ce qui en est ressorti et cela a nécessité une certaine énergie. Je crois que les autres choses découlant de ces événements se sont développées de façon plus discrète. Les politiques radicales qui m'étaient familières ont commencé à se concentrer fortement aux alentours de Concordia. Beaucoup de choses se sont succédées rapidement pendant ces années. Je crois que c'était même en 1990 que certaines personnes – je pense que l'une d'entre elles avait travaillé sur Rites – ont été élues au syndicat des étudiants et étudiantes lors d'une élection étudiante à Concordia et que leur plateforme avait été « Le féminisme marche ». Enfin, je n'en faisais pas partie donc ma perspective n'est pas privilégiée, mais j'avais l'impression qu'elles avaient en tête qu'elles avaient pris contrôle du syndicat des étudiants et étudiantes et qu'elles allaient faire tout en leur pouvoir afin d'en faire un véhicule pour les politiques radicales à Montréal. Elles ne se souciaient pas de la durabilité ou de maintenir une popularité auprès des étudiants. Donc elles ont fait un tas d'actions de solidarité – au diable les conséquences et les risques – envers la nation Mohawk, Sex

Garage et plusieurs autres causes. Même si c'était en coulisse, ces personnes ont vraiment joué un rôle essentiel à beaucoup de niveaux pendant cette période.

Je crois que c'était pendant leur première année en fonction qu'elles ont publié un truc dans leur guide étudiant. C'était... Je me rappelle de renseignements sur le sécurisexe, mais une personne de mon entourage qui a été plus impliquée que moi m'a récemment dit que c'était plutôt un guide de sécurisexe à saveur porno qui parlait de rencontres torrides dans les toilettes de l'édifice Hall. Les étudiants de droite ont immédiatement riposté et je crois qu'il y a eu un autodafé d'organisé devant leurs bureaux par un certain groupe étudiant où des gens ont brûlé des exemplaires du guide étudiant... C'était effrayant et lourd comme situation.

Ce qui est définitivement sorti de tous ces trucs entourant Sex Garage, c'est cette quantité incroyable d'énergie. C'est ce qui a donné naissance à Divers/Cité. C'est un peu cette explosion que Divers/Cité cherche à commémorer.

GK : L'entretien tire à sa fin. J'imagine que l'une des dernières questions... Bon, je réalise que tu n'occupais pas un rôle de premier plan dans l'activisme sida dans les années 1990, mais quelle était ton impression de ce qui se passait à Montréal pendant cette période? Je crois que j'aimerais savoir ce qui en était des organismes de services liés au sida. Avais-tu une idée de ce qui se passait de ce côté?

KS : J'ai l'impression que tout s'est estompé. Je crois que ce genre d'activisme sida n'avait pas lieu. Je me trompe peut-être complètement. C'est possible que je n'ai pas remarqué ce qui se passait et que ce fait pourrait être indicatif de quelque chose à mon sujet. Tu vois ce que je veux dire? Mais c'était mon impression.

GK : Alors après ACT-UP Montréal, il n'y avait pas d'autre groupe de ce genre qui partageait ces caractéristiques.

KS : Il y a eu Queer Nation Rose, mais ce n'était pas un groupe d'activisme sida. C'était plutôt un groupe anti-violence. C'était l'un des résultats de cette explosion d'énergie engendrée par Sex Garage. Mais non, pour ce qui est de groupes activistes sida, je ne crois pas qu'il y a eu d'autres.

GK : J'ai failli oublier cette question. Quelques temps après, tu étais impliqué dans les efforts d'organisation face à Vie humaine internationale (VHI) et la conférence que le groupe tenait à Montréal – certaines de ces activités tournaient également autour du sida. Peux-tu nous en dire plus à ce sujet?

KS : Vie humaine internationale était un organisme catholique d'extrême droite dont les positions étaient toujours à l'extrême droite de celles de l'église sur tout les enjeux. C'était aussi une organisation d'envergure. Ils tenaient des conférences aux quatre coins de la planète et ils prévoyaient en faire une à Montréal. J'ai l'impression que les gens de Planned Parenthood de New York City ont eu vent de la chose... Encore une fois, l'événement rappelait la conférence sur le sida de 1989 dans le sens où il s'agissait d'un événement d'envergure qui s'était déroulé à Montréal. Comme il s'agissait d'un événement de la même ampleur qui prenait place quelques années plus tard, il y a encore eu des gens de l'extérieur qui disaient « Hé, il va y avoir ce truc à Montréal et il

nous faut faire quelque chose. » Et c'est ce qui est arrivé. C'était différent dans le sens où nous n'avions pas de présence sur le terrain lors de la conférence sur le sida. Réaction SIDA n'avait pas été fondé pour répondre à cet événement – il avait été formé par coïncidence quelques mois avant la tenue de l'événement, mais il s'agissait d'un tout petit groupe. Pour VHI, on était beaucoup mieux placé car la ville avait maintenant toute une gamme concrète de groupes gauchistes militants et radicaux qui œuvraient ensemble. C'est aussi très facile de s'organiser face à des fascistes ou à des gens qui ont des politiques aberrantes, et c'était le cas de VHI. C'était donc une occasion rêvée dans le sens où c'était le genre de chose qui arrivait vraiment à rassembler les gens.

Un maillon essentiel était le Comité des sans-emplois – un groupe semblable à l'OCAP (la Coalition anti-pauvreté de l'Ontario) qui était basé à Montréal – il vraiment joué un rôle important. Je crois que pour ce qui en était de moi et de quelques autres personnes, notre priorité était de faire en sorte que les manifestations étaient aussi militantes que possible et de voir à ce que les enjeux queer et les enjeux liés au sida occupaient une place de premier plan. C'est vrai que VHI cible principalement les femmes; c'est une organisation anti-avortement avant tout. Cependant, il y avait ce sentiment – surtout à cette époque – que l'homophobie et la sérophobie étaient instrumentalisées d'une manière importante sur le plan stratégique par les groupes d'extrême droite. Je ne dis pas que c'est vrai ou que c'est faux. C'était simplement notre impression. Il y avait aussi ce sentiment qu'on ne voulait pas que ces enjeux tombent dans l'oubli. Je me souviens que c'était même une source de tension – elle n'était pas très importante, mais cela a contribué une certaine tension aux efforts d'organisations. Ironiquement, ce n'était pas avec une femme que nous vivions cette tension, mais avec cet homme qui s'auto-déclarait anti-sexiste et qui voulait nous faire la morale sur le fait que les enjeux gais ne devraient pas occuper une place si importante dans cette lutte.

Mais pour finir, VHI est débarqué en ville. C'était bien comme expérience. Je me souviens d'avoir distribué des prospectus dans le Village gai. Je crois que c'était celui-ci [en parlant d'un prospectus] et de la manière dont il était fait – il avait été intentionnellement conçu afin que les gens ne soient pas certains s'il s'agissait d'un tract d'un groupe d'extrême droite ou d'un groupe qui dénonçait l'extrême droite. C'était une compilation de citations marquantes de personnes qui allaient prendre la parole lors de la conférence et qui parlaient de forcer les personnes séropositives à se faire tatouer ou marquer la figure afin que les gens puissent les éviter ou bien d'ériger des camps de concentration. Quand je parle d'extrême droite, c'était ce genre d'extrême droite. Alors les réactions des gens étaient géniales – certains d'entre eux étaient vraiment furieux contre nous. Mais après leur avoir expliqué qu'on était contre ces cons qui allaient tenir une conférence à Montréal, leur réaction devenait complètement encourageant et enthousiaste même s'ils étaient toujours en colère – mais en colère à l'égard de VHI. On allait de bar en bar en soirée afin de les distribuer. Et c'était tout, tu vois – notre approche était tout simplement de rejoindre les gens plutôt que de fonder un organisme ou de passer par les groupes communautaires – non pas les gens de notre entourage, mais d'approcher directement ceux que nous ne connaissions pas. Il s'agissait en quelque sorte de faire de nécessité vertu car mes amis et moi n'étions pas membres d'aucun groupe communautaire ou d'organisation, mais c'est encore ma façon préférée de faire ce genre de truc. Et on avait posé ces affiches du genre « Wanted » ou « Not Wanted: Paul Cameron », qui se trouvait à être le nom du psychologue – ce psychologue de renommée qui avait dit ces atrocités homophobes même s'il était loin d'être le seul membre de VHI à les dire.

Il y a eu une grosse manifestation lors de la première soirée – il y avait une présence queer très visible, mais il y avait aussi une présence visible de toutes sortes de gens. C'était vraiment bien. C'est drôle car il ne s'agissait pas d'une manifestation militante selon les normes d'aujourd'hui, mais elle l'était à l'époque. Les gens tentaient de faire tomber les barricades érigées par les policiers. Les gens tentaient de percer les cordons policiers. Je me suis fait frapper par un policier, donc j'imagine que la police nous repoussait. Un gars s'est fait arrêter pour avoir vandalisé une voiture de police et on a fini par savoir qu'il avait été repéré par des policiers qui avaient infiltré la coalition anti-VHI. L'indignation et l'outrage des gens face à cette infiltration et à cette arrestation marque la formation d'un groupe, de ce collectif qui s'appelait Citoyens opposés à la brutalité policière au départ – il est devenu le Collectif opposé à la brutalité policière par la suite – et qui est devenu un vecteur important du développement de la gauche radicale montréalaise au fil des vingt prochaines années. Et il s'agissait d'une conséquence indirecte de ces efforts d'organisation anti-VHI.

Le lendemain, il y a également eu une manif queer contre VHI qui compta plusieurs centaines de personnes et qui fut très efficace et réussie. Et encore une fois, comme lors de la conférence sur le sida où les policiers ne sont pas intervenus – lorsque tu avances et que tu t'aperçois soudainement qu'ils ont décidé de ne pas t'en empêcher – c'était comme ça. Je me souviens qu'on marchait et que les policiers ont dit : « Vous ne pouvez pas aller plus loin. » Mais ils continuaient quand même de ne pas intervenir. Pour eux, du moment que l'hôtel n'était pas pris d'assaut – la conférence avait lieu au Radisson – ils laisseraient les gens faire ce qu'ils voulaient à l'extérieur. Donc au final, c'était vraiment bien. En fin de compte, Paul Cameron s'est fait refuser l'entrée au pays car après que les médias prirent conscience de ses propos, il fut frappé d'une interdiction de séjour. L'un des autres conférenciers, Randall Terry, s'est également fait refuser aux frontières pour des raisons semblables. Car même si ce dernier est surtout connu comme fondateur de l'Opération sauvetage, il a également dit qu'il était en faveur de la peine de morts pour les gais et tout ça.

Mais pour ce qui est des conséquences découlant des choix des gens... Souviens-toi qu'il y avait aussi ces gens plus « réalistes », plus conservateurs et tout ça qui avaient fait partie d'un tas de choses, dont cette explosion d'énergie suite à Sex Garage... Ils créaient leurs tables de concertations... C'était majoritairement des hommes – je crois que c'était un groupe qui était aussi 100 % blanc à l'époque – et ils formaient le comité dirigeant ou le milieu activiste gai officiel ou officieux de Montréal ou un truc du genre. Je me souviens qu'ils étaient... Quelqu'un m'a dit... Je ne sais pas si c'était à la librairie Alternative, au Comité des sans-emplois ou ailleurs, mais ils ont dit : « On a reçu des appels de leur part. Ils veulent savoir qui a organisé la manif queer. » Ça les dépassait que des gens avaient organisé une manif et qu'ils n'avaient pas été impliqués. Ils étaient les bienvenus, mais ils étaient les bienvenus au même titre que toute autre personne. Et tu vois, c'était... Ils n'ont pas été en mesure de participer concrètement aux actions anti-policières découlant de ces événements en raison de ce qui se passait dans les manif contre VHI – l'approche était que plus les gens voulaient être militant, le mieux c'était. C'était une approche très différente de la leur; même si leur approche a permis d'accomplir certaines choses, la nôtre n'était pas moins valide pour autant. Enfin, ce n'était pas comme s'ils avaient manqué le bateau. Ils étaient à bord de leur propre bateau et on était à bord du nôtre. Mais bon, on était sur notre propre bateau et des choses intéressantes se sont produites.

GK : Donc, les dernières questions portent sur une chose que nous essayons aussi de faire, soit d'honorer la mémoire des personnes décédées – des militants ou des gens qui ont vécu avec le VIH ou le sida à cette époque. On va même créer des petites sections à la mémoire des gens sous les en-têtes de « Ville » du site Web. Alors, te souviens-tu de personnes qui sont mortes pendant cette période? Tu as déjà parlé de Pierre...

KS : Ouais. Bien, c'est que Pierre est la personne qui me fait le plus plaisir de pouvoir mentionner parce que, bon, comme je n'étais plus impliqué avec la gauche, je ne savais pas comment faire... Il est mort en 1990 ou en 1991 à Port-Cartier. J'ai reçu une lettre d'un autre détenu qui disait simplement « J'ai pensé que tu devrais savoir. » J'ai appelé la prison le lendemain et ils ont confirmé la nouvelle... Comme il n'y avait pas plus Réaction SIDA à l'époque et que je ne faisais pas partie d'ACT-UP pour une raison quelconque, il n'y avait pas de structure collective pour me permettre de dire : « Hé, il y a ça qui s'est passé. Est-ce que vous pouvez aider? » Donc tu vois, de mon côté, je n'ai aucune idée de comment il est mort – des circonstances entourant son décès. Rien ne me surprendrait. Donc ouais, je suis content de pouvoir le mentionner. C'est tout.

GK : Et pour Windi?

KS : Windi était un musicien de rue gai, un anarchiste – c'était simplement une personne avec des politiques très radicales qui tentait de les mettre en pratique d'une façon qui n'est pas celle de grande majorité de notre société. Il est mort du sida en 1993, mais il était parti s'établir sur la côte ouest un peu auparavant. Je pensais à Windi, mais je réfléchissais aussi au fait que vous devriez rendre hommage correctement à Windi en parlant avec des gens qui le connaissaient mieux. Sinon, vous pouvez aiguiller les gens vers ce site Web qui a été conçu afin d'honorer sa mémoire : <http://www.kersplebedeb.com/windiearthworm/>

GK : O.K. Pour ce qui est des dernières questions, nous gardons toujours un peu de temps afin que les personnes puissent parler de quelque chose qui a été soulevé pendant l'entretien et qu'elles n'ont peut-être pas eu la chance d'aborder pendant que je posais des questions. Si tu aimerais aborder un sujet particulier, voilà ta chance.

KS : Le dernier point que j'aimerais soulever, c'est cette observation très générale de la part d'une personne qui a rejoint la gauche radicale dans les années 1980. J'avais vraiment l'impression qu'il y avait un écart entre les hommes gais et la gauche radicale – qu'il y avait une animosité ou un truc du genre. On supposait que les hommes gais étaient sexistes, matérialistes, etc. Pire encore, ils aimaient tous la porno et chosifier les gens! Quant aux lesbiennes, elles devaient à tout prix être très radicales et avoir de très bonnes politiques. Puis il y avait des idées contradictoires à propos des personnes trans, des personnes bisexuelles et tout le reste. J'en fais un compte-rendu très sommaire, mais ça te donne une idée. Quand le sida est devenu l'Enjeu politique avec un « E » majuscule – c'était le sentiment qui régnait pendant un certain temps – j'ai eu l'impression que tout a changé. La lutte et les vraies personnes ont permis de redéfinir ces paramètres. J'ai eu l'impression qu'on accordait soudainement plus de place aux hommes gais au sein de la gauche et qu'il y avait beaucoup moins d'hostilité et d'attitudes défensives. Les enjeux trans étaient soudainement pris au sérieux ou traités de façon plus sérieuse. Et d'un autre côté, on peut espérer qu'il y a peut-être eu une diminution du sexisme chez les hommes gais, mais j'en suis moins certain. C'était comme si le fossé avait été comblé, du moins en partie. C'est l'une des choses qui a

préparé le terrain pour une progression – avec le recul – très rapide des enjeux queer. D'abord au sein de la gauche, puis dans la société au large par la suite. Ce n'était linéaire au point d'affirmer que la sortie du placard d'Ellen en 1997 a été précipitée par des gosses anarcho-queer et punk qui écrivaient des zines au début des années 1990 et que ceux-ci furent précédés par des militants sida qui marchèrent dans les rues à la fin des années 1980. Je doute vraiment que les choses se sont passées ainsi sur le plan consécutif, mais c'était ce que les apparences laissaient supposer.

Pour ce qui est de notre entretien, j'avais l'impression que je pouvais soit m'en tenir aux faits dont j'étais absolument certain, soit te parler des événements dont je croyais être certain. J'ai décidé que ça serait probablement mieux pour toi si j'empruntais cette dernière voie et que toi ou les autres allaient simplement devoir accepter que mes mots découlent de mes souvenirs et de mes impressions – qu'ils ne représentent pas un récit historique sans fautes ou même juste. Je tiens encore à souligner que même si ce genre d'histoire orale est toujours très subjectif – c'est absolument mon cas car j'étais non seulement jeune, mais aussi à cause des distorsions engendrées par le fait de ne pas entièrement comprendre les contextes dans lesquels j'évoluais. Alors les choses devraient être examinées sous cet angle.

GK : Effectivement. Mais d'autre part, tu nous a aussi donné beaucoup de renseignements et d'aperçus – c'est tout aussi important. Merci pour avoir fait cet entretien avec nous, parce que c'était vraiment merveilleux.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]